

Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

The Institute has attempted to obtain the best original copy available for filming. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of filming, are checked below.

L'Institut a microfilmé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de filmage sont indiqués ci-dessous.

- Coloured covers/  
Couverture de couleur
- Covers damaged/  
Couverture endommagée
- Covers restored and/or laminated/  
Couverture restaurée et/ou pelliculée
- Cover title missing/  
Le titre de couverture manque
- Coloured maps/  
Cartes géographiques en couleur
- Coloured ink (i.e. other than blue or black)/  
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)
- Coloured plates and/or illustrations/  
Planches et/ou illustrations en couleur
- Bound with other material/  
Relié avec d'autres documents
- Tight binding may cause shadows or distortion along interior margin/  
La reliure serrée peut causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la marge intérieure
- Blank leaves added during restoration may appear within the text. Whenever possible, these have been omitted from filming/  
Il se peut que certaines pages blanches ajoutées lors d'une restauration apparaissent dans le texte, mais, lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas été filmées.
- Additional comments:/  
Commentaires supplémentaires: Les pages froissées peuvent causer de la distorsion.

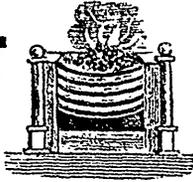
- Coloured pages/  
Pages de couleur
- Pages damaged/  
Pages endommagées
- Pages restored and/or laminated/  
Pages restaurées et/ou pelliculées
- Pages discoloured, stained or foxed/  
Pages décolorées, rachetées ou piquées
- Pages detached/  
Pages détachées
- Showthrough/  
Transparence
- Quality of print varies/  
Qualité inégale de l'impression
- Continuous pagination/  
Pagination continue
- Includes index(es)/  
Comprend un (des) index
- Title on header taken from: /  
Le titre de l'en-tête provient:
- Title page of issue/  
Page de titre de la livraison
- Caption of issue/  
Titre de départ de la livraison
- Masthead/  
Générique (périodiques) de la livraison

This item is filmed at the reduction ratio checked below/  
Ce document est filmé au taux de réduction indiqué ci-dessous.

10X	14X	18X	22X	26X	30X
<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input checked="" type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>
12X	16X	20X	24X	28X	32X

# LE COIN DU FEU,

RECUEIL DE LECTURES AMUSANTES ET INSTRUCTIVES.



VOL. I.

SAMEDI, 16 JANVIER 1841.

No. 9.

## SOMMAIRE DES MATIERES.

LE FILS DE L'USURIER; LA FOLLE DE SALINS.

### LE FILS DE L'USURIER.

#### I.

C'était un dimanche d'été, à cette heure de la soirée où une partie de la population parisienne, après une journée passée à la campagne, regagne la barrière et ses foyers. C'était le quart-d'heure de Rabelais pour les dîners sur l'herbe, lorsque chaque famille se coïse pour payer l'écot, le moment d'insolence des conducteurs de coucous et de cabriolets, si obséquieux quelquefois dans l'enceinte de la ville. Jamais, il est vrai, une si grande quantité de promeneurs n'avait envahi les poudreux environs de Paris; la journée avait été superbe; pas un nuage n'était venu cacher le soleil qui se couchait en ce moment derrière les bois de Saint-Cloud, et des groupes joyeux de femmes et de bons bourgeois endimanchés se dirigeaient vers le centre commun, après avoir respiré l'air pur de la campagne pour toute une semaine.

Cependant, dans une prairie voisine de Meudon, sur le bord de la Seine, loin du passage bruyant des voitures et des citadins en goguette, une petite famille, qui depuis plusieurs heures sans doute avait établi son camp dans cet endroit solitaire, ne songeait pas encore à se retirer. La rivière, à son niveau le plus beau, laissait échapper les fraîches émanations des mousses aquatiques; des libellules vertes et blanches papillottaient encore au-dessus des fleurs blanches et flottantes de la renoncule fluviatile; des ablettes aux écailles d'argent sautillaient hors de l'eau; des hoche-queues jaunes et noires piétinaient en chantant sur la vase pour chercher des vermisseaux; la véritable et belle nature, tourmentée sur tous les autres points du voisinage par la main de l'homme, semblait étaler furtivement dans ce coin oublié ses plus frais épisodes, ses plus naïves beautés, et n'eussent été les maisons blanches qui s'élevaient çà et là entre les arbres sur les deux rives du fleuve, n'eût été le mur-

mure sourd du grand chemin qui s'étendait à deux cents pas en arrière, n'eût été surtout la longue traînée de fumée noire que venait de laisser à l'horizon le bateau à vapeur de Saint-Cloud, on eût pu se croire bien loin de la civilisation et des vanités humaines.

Le petit groupe pour qui cet éden privilégié semblait avoir tant de charmes se composait de trois personnes, deux femmes dans lesquelles il n'était pas difficile de reconnaître la mère et la fille, quo que l'une fût jeune et jolie et que l'autre eût perdu depuis long-temps sa fraîcheur et sa jeunesse, puis un homme d'une soixantaine d'années qui pêchait à la ligne avec toute l'attention qu'il est possible de donner à une pareille occupation. Ces deux femmes avaient la mise simple et peu coûteuse de deux petites bourgeoises plus honnêtes que fortunées; la mère était vêtue d'une robe d'indienne de couleur foncée et peu voyante, dont l'étoffe n'avait pas dû coûter primitivement plus de vingt-cinq sous l'aune; un châle noir écriqué, un col de tulle que la bonne dame avait peut-être brodé elle-même, un chapeau de gros de Naples de la nuance de la robe complétaient ce costume, dont la propreté et la fraîcheur étaient telles qu'on pouvait raisonnablement supposer qu'il ne servait pas tous les jours.

La jeune demoiselle était mise avec autant de simplicité quoique avec plus d'éclat que sa mère. Une robe rose en percale, une écharpe de crêpe blanc, une capote de batiste sans fleurs dessus ni dessous la passe, faisaient ressortir une taille fine et gracieuse, un visage frais, régulier et plein de douceur. Elles étaient assises toutes les deux sur l'herbe nouvellement coupée, au pied d'un grand peuplier qui les avait abritées pendant le jour contre les rayons trop ardents du soleil conjointement avec un vaste parapluie de famille qui gisait en ce moment tout ouvert derrière elles pour les protéger contre les sauterelles vertes de la prairie.

La mère lisait attentivement un livre, qu'elle avait apporté; quant à la jeune fille, elle semblait exclusivement occupée des captures que faisait le pêcheur à quelque pas d'elle, et à chaque petit poisson qui frétilait au bout de la ligne du vieux bonhomme elle poussait un cri de joie, en s'écriant avec naïveté :

—Ah ! papa, que vous avez du bonheur à la pêche aujourd'hui !

Or, ce vieillard, qui n'avait pas de bonheur à la pêche tous les jours, était un de ces types parfaits du petit bourgeois parisien à qui les plus humbles jouissances suffisent, car il n'est pas habitué à en avoir de grandes. Ses yeux rouges et fatigués derrière les lunettes d'acier qui les abritaient avaient dû s'affaiblir en parcourant les longues colonnes de chiffres des factures commerciales ; sa taille voûtée avait dû se courber par l'habitude de compulsurer des livres de caisse ; c'était l'atmosphère lourde et malsaine d'une arrière-boutique qui avait donné à son visage la teinte pâle et malade dont il était couvert ; et si, à voir son col de chemise empressé qui dépassait de deux pouces au moins sa cravate blanche, sa redingote bleue qui lui allait jusqu'à mi-jambe, son gilet de piqué jaunâtre, son pantalon de nankin qui ne descendait guère plus bas que la redingote, tout ce costume tant soit peu hétéroclite et insoucieux de la mode, quelque merveilleux passant de ce côté avait murmuré en ricanant : *voilà un épicier*, un observateur plus sensé et plus juste eût pu dire en examinant la candeur et la probité peintes sur ses traits : *voilà un honnête homme*. Il est temps enfin de s'apercevoir que souvent de nos jours on a regardé ces deux mots comme synonymes.

Quoiqu'il en soit, le paisible personnage qui, sous les yeux de sa femme et de sa fille, se livrait à ce naïf délassement, semblait fort indifférent à l'opinion qu'eussent pu prendre de lui les passants, s'il y avait eu des passants dans cet endroit écarté. Assis sur un amas de joncs et de roseaux qu'il avait préalablement recouvert de son mouchoir, les yeux fixés sur le morceau de liège qui indiquait le mouvement imprimé à l'hameçon, il ne remuait que pour changer l'appât de sa ligne ou pour retirer de l'eau le frétin pris au piège ; et quand ce dernier cas arrivait, sans prononcer une parole en réponse aux observations de sa fille, il se contentait de la regarder d'un air de triomphe, puis il reprenait sa pose méditative, indifférent en apparence à ce qui se passait autour de lui.

L'heure était favorable pour la pêche, et ni le vieillard ni sa famille ne paraissent songer qu'on avait longue route à faire pour retourner au logis. Mais la soirée était si claire, l'air si tiède encore et si délicieux, enfin le bonheur du vieillard à l'égard des goujons de la Seine était si constant, qu'il eût peut-être prolongé quelque temps encore son innocent plaisir, sans un léger incident qui manqua d'avoir des suites fâcheuses pour sa bonne humeur.

Nous avons dit que la petite société était

assise au pied d'un peuplier isolé qui baignait ses racines dans le lit même du fleuve ; ce fut cet arbre, si agréable jusque là par l'ombre fraîche qu'il avait donnée à la famille, qui fut la cause d'un désastre dont peut-être, hélas ! le lecteur ne comprendra pas toute la gravité. Depuis quelques instants le vieux pêcheur observait avec anxiété les oscillations rapides quoique légères imprimées au liège indicateur ; son expérience lui avait fait deviner que le poisson qui attaquait ainsi l'appât n'était pas et ne pouvait pas être un des mirmidons aquatiques dont il faisait sa proie ordinaire. En effet le liège disparut tout à coup sous l'eau, emporté avec une vigueur de bon augure ; le vieillard, tout tremblant d'émotion, releva vivement sa ligne, et il eut la satisfaction de voir suspendu à l'hameçon, non plus un goujon, non plus une ablette, mais un barbeau, un véritable barbeau de six pouces au moins de long, avec des écailles dorées et de belles nageoires rouges qui fouettaient l'air comme des ailes.

A cette vue, le bonhomme, malgré son orgueilleux silence de triomphateur, ne put comprimer sa joie :

—Un barbeau ! un barbeau ! s'écria-t-il hors de lui.

—Un barbeau ! répéta la jeune fille émerveillée.

Il n'y eut pas jusqu'à la vieille mère qui ne laissât un moment son livre et n'oublât les sauterelles qui la lutinaient, pour jeter un regard d'admiration sur la prise importante que venait de faire son époux. Malheureusement cette satisfaction universelle fut de bien courte durée ; dans sa précipitation à retirer sa proie, le pêcheur avait oublié sa prudence ordinaire : la ligne, entraînée rapidement par la canne à pêche, était allée fouetter le tronc du peuplier voisin et s'était enchevêtrée dans les premières branches, de sorte que poisson et hameçon étaient restés solidement accrochés à quinze ou vingt pieds au-dessus du sol.

Un moment le bourgeois espéra que cet accident, assez commun dans la vie de pêcheur à la ligne, allait être immédiatement réparé. Mais ce fut en vain qu'il tirailla dans tous les sens et à petits coups le fil de crin attaché au bout de la canne ; tous ses efforts n'eurent d'autre résultat que de consolider l'hameçon à son poste, et le pauvre barbeau, cause involontaire de ce désastre, battait vainement de sa queue dorée les feuilles tremblotantes du peuplier. Le pêcheur, quelles que fussent ses bonnes qualités du reste, ne brillait pas par la patience : bientôt il donna des signes évidents de colère. Il frappait du pied, il allait et venait dans différentes directions pour faire de gou-

velles tentatives qui n'avaient pas plus de succès que les précédentes. La sueur coulait de son front. Sa femme et sa fille s'étaient levées et le regardaient faire avec cette timidité qu'inspire un homme en colère à ceux qui dépendent de lui.

—Papa, ne vous impatientez pas, je vous en prie, disait la jeune fille toute tremblante.

—Laisse-moi, Anaïs, laisse-moi ; j'ai envie de tout casser : tu vas le voir, je vais tout casser !....

—Mon ami, dit sa femme avec douceur et souriant, il faut sacrifier ta ligne, puisqu'il t'est impossible....

—Impossible ! impossible ! répéta le vieillard plus furieux que jamais, en tiraillant à tout briser comme il l'avait annoncé ; cela t'est fort indifférent à toi ! Perdre un si beau poisson ! un hameçon anglais qui n'a jamais manqué son coup et deux crins marins de six sous pièce ! C'est une fatalité ! ce sont de ces malheurs qui n'arrivent qu'à moi ! Au diable tous les barbeaux de la Seine ! au diable les peupliers qui ont des branches et des feuilles !....

—Mon ami !....

—Au diable les femmes ! cria l'impatient pêcheur en se laissant tomber sur l'herbe, épuisé de fatigue et de colère.

A cet éclat de voix, un nouveau personnage qui cotoyait le bord de la rivière, et qui s'était avancé sans être aperçu jusqu'à l'endroit où se trouvait la famille, s'arrêta tout à coup et parut surpris de voir du monde dans un endroit qu'il avait sans doute choisi pour sa promenade comme le plus désert du voisinage. Son regard s'arrêta d'abord sur Anaïs, dont tous les traits exprimaient l'embarras et la crainte, et par une secrète et rapide sympathie, il éprouva le désir de faire cesser l'inquiétude de la belle jeune fille. Un second coup d'œil jeté sur la ligne lui apprit de quoi il s'agissait. Il s'approcha du bonhomme, qui mesurait du regard la hauteur de l'arbre avec découragement.

—Monsieur, lui dit-il avec politesse, si vous voulez bien accepter mes services....

Le père d'Anaïs se releva pour examiner celui que la Providence envoyait si inopinément à son secours. C'était un jeune homme d'environ vingt ans, à la physionomie douce, aux manières élégantes et qui semblait avoir reçu une excellente éducation. Cependant son costume n'avait rien qui fût en harmonie avec la noblesse de ses traits et de son attitude. Sa redingote, son pantalon et son gilet étaient d'un même drap noir cruellement râpé à beaucoup d'endroits ; un crêpe de deuil enveloppait son chapeau, mais pas assez exactement néanmoins qu'on ne vit

aux bords usés du feutre combien il avait besoin d'un successeur. Cependant cet équipage, malgré sa pauvreté, était propre et ne semblait ravalé nullement celui qui en était porteur. La misère de ce jeune homme était une de ces misères qui croient se déguiser suffisamment sous un coup de brosse ; c'était la misère du pauvre diable qui, après avoir battu lui-même et longtemps dans sa mansarde l'habit dont il doit se parer, après avoir lustré avec un peu d'eau les coutures blanchies, ne croit pas qu'on puisse deviner lorsqu'il passe que l'habit n'est plus neuf et que la doublure est en haillons.

Quoiqu'il en soit, l'étranger ne parut pas déplaire tout-à-fait à l'honnête bourgeois, qui s'occupait plus encore de l'individu que du costume. D'ailleurs on lui proposait la chose du monde qui pouvait en ce moment lui être le plus agréable ; aussi répondit-il avec un gracieux sourire :

—Vous êtes trop bon, monsieur ! Mais.... cette maudite ligne n'en fait jamais d'autres ! Ah ! si j'étais jeune et ingambe comme autrefois....

Ces paroles n'étaient autre chose qu'une invitation à tenter l'ascension de l'arbre fatal ; mais si le jeune homme eût feint de ne pas comprendre l'intention du pêcheur, l'attitude suppliante de la jolie Anaïs l'eût empêché d'hésiter. Aussi n'hésita-t-il pas.

—Je suis jeune et ingambe, moi, dit-il en souriant à son tour, et heureusement je n'ai pas oublié mes exercices gymnastiques de l'école....

Il jeta vivement sur l'herbe son vieux chapeau, qui eût pu le gêner dans son entreprise, et saisissant des deux mains le tronçonneau du peuplier, il s'éleva avec une agilité digne d'un élève du colonel Amoros. En quelques secondes il eut atteint l'endroit fatal, cassé la branche malencontreuse, qu'il laissa retomber à terre avec hameçon, poisson et tout ce qui s'ensuivit, puis il redescendit lui-même rapide comme un écureuil. Le vieillard était enthousiasmé de tant d'agilité et de complaisance.

—Merci ! mon brave enfant, merci, dit-il joyeusement quand il tint dans sa main ce qu'il avait tant craint de perdre quelques instans auparavant ce n'est pas, voyez vous, pour la conséquence d'un poisson et d'une ligne.... mais je tiens à ce barbeau parce que je l'ai pêché, et à cette ligne parce que je sais qu'elle est bonne et solide ainsi qu'elle vient de le prouver.

—Mon Dieu ! vous êtes blessé ! s'écria Anaïs, qui voyait quelques taches de sang sur la main de l'étranger.

—Ce n'est rien, mademoiselle, répondit-il en attachant sur elle un regard plein de reconnaissance et de joie.

La jeune fille baissa les yeux et rougit. Sa mère voulut à toute force s'assurer que l'inconnu n'était point sérieusement blessé et n'avait en effet qu'une légère égratignure ; ce fut une nouvelle occasions de remerciements de la part du vieillard et des deux dames ; pendant ce temps le pêcheur avait ployé sa ligne, démonté sa canne à pêche, qui ne se trouvait ainsi réduite qu'aux proportions d'une canne ordinaire, enveloppée son fretin d'abord dans de l'herbe fraîche, puis dans un foulard et semblait tout prêt à reprendre le chemin de la ville. Les deux dames avait fait aussi leurs petits arrangements, et cependant le jeune homme à la redingote noire ne s'éloignait pas.

— Parbleu ! dit enfin le vieux bourgeois comme frappé d'une idée, si vous retournez à Paris, monsieur, nous pourrions faire route ensemble.

Le jeune homme remercia et accepta d'un air satisfait. Il fit un mouvement pour s'approcher d'Anaïs, mais la jeune fille s'était emparée déjà du bras de sa mère. L'inconnu prit tristement place à côté du vieux pêcheur, et on se dirigea lentement vers Paris.

Le soleil était couché, mais un crépuscule transparent, limpide, aux teintes fauves, éclairait la campagne ; les promeneurs gardaient un silence embarrassé comme celui qui existe dans le premier moment entre gens qui ne se connaissent pas. Mais si le jeune homme à la redingote noire n'osait adresser la parole à Anaïs, ses yeux du moins ne restaient pas muets ; il la regardait toujours avec une attention qui embarrassait la pauvre enfant, et elle se pressait doucement contre sa mère sans savoir pourquoi.

Cependant le bon bourgeois, qui tout en marchant s'était occupé à remettre en ordre ses petits ustensiles de pêche, eut bientôt terminé sa besogne et il crut nécessaire de faire les honneurs de la conversation à l'étranger dont il avait demandé la compagnie.

— Êtes-vous pêcheur, monsieur ? demanda-t-il à son silencieux compagnon.

Celui-ci releva la tête avec distraction et regarda le vieillard d'un air ébahi, comme s'il n'avait pas compris cette question.

— Non, monsieur, répondit-il après quelques secondes de réflexion.

— C'est pourtant un agréable passe-temps, je vous assure reprit le vieillard d'un ton amical, et pour ma part, la pêche me procure chaque dimanche quelques moments de plaisir, qui me sont bien précieux... et je crois, en vérité, que ma femme et ma fille attendent ce jour-là avec autant d'impatience que moi...

— C'est que vous êtes si adroit, mon bon petit papa, dit Anaïs avec un accent de calinerie.

— Petite flatteuse, répondit le vieillard en souriant avec la plus fausse modestie qui fut jamais. Vous saurez, monsieur, ajouta-t-il en se tournant vers l'étranger, que cette enfant est bien la plus douce, la plus docile, la plus affectueuse...

Sa femme lui poussa brusquement le bras, et le bonhomme s'arrêta court au milieu de sa phrase.

— C'est vrai, reprit-il d'un ton plus bas, il ne convient pas à un père de faire à tout propos l'éloge de sa fille ; mais que veux-tu ? c'est plus fort que moi... Monsieur m'excusera... Pour en revenir donc à ce que je disais, continua-t-il en s'adressant au jeune homme, je vous avouerai que depuis dix ans, que de grands chagrins sont venus me frapper, je n'ai pas eu de moments plus heureux que ceux employés à pêcher ici, les dimanches, au pied de ce grand peuplier à qui je ne garderai pas rancune ; au moins c'est un divertissement qui est à la portée de mes moyens, puisqu'il ne coûte rien du tout. Il y a eu un temps, et ces deux femmes que vous voyez là s'en souviennent encore, il y a eut un temps où nous pouvions aussi goûter des plaisirs plus brillants et plus coûteux, mais depuis que, par la faute d'un misérable...

La mère interrompit encore le vieillard en lui disant avec douceur :

— Mon ami, pourquoi fatiguer monsieur du récit de nos infortunes, qui ne peuvent l'intéresser, sans doute.

— Oh ! parlez, parlez, monsieur, dit avec chaleur l'inconnu à la redingote noire, vous ne savez pas combien m'est précieuse toute marque de confiance que vous pouvez me donner !..

Et il regardait toujours Anaïs.

— Oh ! je connais mon monde, reprit avec cordialité le bourgeois ; j'ai jugé monsieur dès le premier moment, et je suis sûr qu'il y a du cœur dans cette jeune poitrine là... Ce n'est pas un de vos mirriflores de Paris qui se serait écorché les mains pour grimper dans un arbre et dégager la ligne d'un pauvre vieux bonhomme comme moi... Ce sont là, vois-tu, de ces traits de caractère qui ne peuvent tromper...

Le jeune homme à la redingote noire sentait peut-être au fond du cœur que son action n'était pas aussi désintéressée que le pensait le vieillard ; cependant il lui prit la main et la serra amicalement en signe de remerciement.

— D'ailleurs, continua le pêcheur avec une exaspération visible, il m'est impossible de me contenir devant qui que ce soit lorsque je songe à ce que j'étais autrefois et à ce que je suis aujourd'hui. Oui, monsieur, tel que vous me voyez, j'ai été riche aussi ; cette chère femme qui est là (et il montrait la mère d'Anaïs) n'a pas toujours porté des robes d'indienne et cette enfant n'était

pas destinée comme aujourd'hui à devenir une simple maîtresse de piano ; j'étais négociant, j'avais de beaux magasins, des commis, des courtiers... Oh ! quels que soient mes malheurs, on pourra vous dire dans le quartier Saint-Denis que pendant quinze ans la maison Ledoux a été une bonne et solide maison de commerce...

—Ledoux, répéta l'inconnu en tressaillant.

—Oui, c'est là mon nom, dit le vieillard sans faire attention à son émotion, et je puis dire qu'il est resté intact malgré mes malheurs. J'ai tout perdu, excepté le titre d'honnête homme. De toute ma fortune, il ne m'est resté que cela. Je ne suis pas fier avec vous, monsieur, et je puis bien convenir qu'après avoir été riche, indépendant, honoré, je ne suis aujourd'hui qu'un pauvre diable de teneur de livres chez un parvenu qui a été commis chez moi il y a dix ans, et qui me fait rudement gagner les cent francs qu'il me donne chaque mois...

M. Ledoux, puisque nous savons maintenant son nom, s'était un peu attendri en prononçant ces dernières paroles.

—Mon père, de grâce, dit Anaïs timidement, pourquoi revenir sans cesse sur le malheur d'une position qui s'améliorera peut-être, aussitôt que par mon travail je pourrai...

Le vieillard secoua la tête avec tristesse.

—Monsieur, dit le jeune inconnu avec un accent d'intérêt, y a-t-il de l'indiscrétion à vous demander par quelle suite de malheurs et de circonstances fatales...

—Ceci, mon jeune ami, a été l'ouvrage d'un seul homme, d'un infâme usurier qui, je ne sais par quelle infernale machination, a englouti en quelques années la fortune et le crédit dont j'avais la faiblesse d'être fier. Aussi je ne puis prononcer sans grincer des dents le nom de cet exécration Dufour...

—Dufour ! répéta le jeune homme, qui tout à coup devint pâle comme un spectre ; celui qui a été cause de votre ruine se nommait ainsi ?...

—Le connaissiez-vous, par hasard ?

Le jeune homme ne répondit pas.

—Oui, monsieur, reprit l'ancien négociant après un moment de silence ; c'est bien là le nom de celui qui m'avait prêté à gros intérêts une somme de cent mille francs dont j'avais besoin dans une spéculation devenue malheureuse plus tard ; de celui qui s'est emparé lentement, un à un, de tous les biens que je comptais conserver pour votre vieillesse et pour l'établissement de ma fille ; de celui enfin qui, après m'avoir renversé, me voyant sans ressources et sans espoir, m'a repoussé avec dédain quand je suis venu lui demander avec instance les moy-

ens de recouvrer honorablement ce que m'avaient enlevé son avarice et sa mauvaise foi... Et cet homme abominable...

—Ne soyez pas trop sévère pour lui, monsieur, interrompit l'inconnu d'une voix étouffée ; celui dont vous parlez est mort depuis un mois.

—Mort ! répéta M. Ledoux avec étonnement, mort, dites-vous ? Le vieil usurier a donc été obligé de quitter les monceaux d'or qu'il avait entassés ? Il a donc enfin rendu ses comptes au grand créancier du ciel, qui demande aussi des intérêts, lui, pour ce qui lui est dû ? Eh bien ! je puis dire que jamais homme n'a eu compte si sévère à régler le haut, voyez-vous ; car la fortune immense qu'il avait acquise, il l'avait volée à cent familles réduites à la misère...

—Monsieur, de grâce, ne soyez pas injuste envers la mémoire de celui à qui vous attribuez tous vos malheurs... il est mort pauvre, insolvable...

Le vieillard poussa un éclat de rire ironique.

—Pauvre ! lui, Dufour ! lui, insolvable ! on vous a trompé, jeune homme, on vous a trompé vous dis-je ! il était riche à millions lorsque je me traînais à ses pieds pour attendrir son cœur de rocher, et dans sa caisse il n'y avait pas un écu qui n'eût été arrosé de larmes.

Le jeune homme à la redingote noire l'interrompit tout-à-coup.

—Monsieur, dit-il d'un ton solennel, je ne dois pas vous cacher plus longtemps qui je suis, puisque vous refusez de me croire lorsque je vous parle de mon père.

—Son père !

—Je suis Charles Dufour, le fils unique et le seul héritier de celui que vous avez connu.

A cet aveu, Ledoux et les deux dames s'éloignèrent du jeune homme par un irrésistible sentiment d'effroi. On s'était arrêté au milieu du grand chemin, et Charles observait avec anxiété l'impression pénible que son nom venait de produire sur la jeune fille. Quelques minutes de silence s'ensuivirent ; Ledoux examinait avec la plus profonde attention le fils de son ennemi et semblait chercher sur toute sa personne les signes de cette grande opulence qu'il lui supposait. Or, nous savons que l'équipage misérable du jeune homme ne pouvait que confirmer ce qu'il avait dit pour la défense de son père ; certes, l'héritier d'un millionnaire n'eût pas porté une pareille redingote noire. D'ailleurs le jeune Dufour avait un air de franchise et de loyauté qui ne pouvait tromper.

—Bon chien chasse de race, gronda l'ancien négociant entre ses dents, et cependant il

serait dommage qu'une pareille physionomie fût trompeuse... Mais dire que le vieux Dufour est mort pauvre ! Il est vrai que de mauvaises spéculations... la plus fin y est pris... et peut-être....

—Ce que je vous ai dit est l'exacte vérité, monsieur, reprit Charles Dufour avec chaleur ; si mon père a eu des torts envers vous et votre estimable famille, que Dieu les lui pardonne comme je vous prie de les lui pardonner aussi ! mais si la fortune s'est éloignée de vous, elle s'est aussi éloignée de mon père et de ceux qui tenaient à lui. Vous m'avez dit, monsieur, qu'elle était votre humble condition aujourd'hui, voici quelle est la mienne : je suis un obscur employé d'administration à huit cents francs d'appointements et il faudra désormais que je puisse, avec cette somme, subvenir à mes besoins et à ceux d'une vieille tante qui m'a resté. L'achat des habits de deuil que je porte a employé presque tout l'argent comptant que mon père a laissé ; notre maison, que vous connaissez sans doute, est grevée d'hypothèques et va être vendue dans quelques jours par expropriation forcée. Dites, monsieur, est-ce là ce que vous supposiez ; et si vous avez à vous plaindre de votre sort, croyez-vous que votre ennemi n'ait pas eu aussi à se plaindre du sien ?

Ces explications données d'un ton de franchise firent impression sur l'ancien négociant. Il resta absorbé dans ses réflexions : sa femme sa fille surtout semblaient attendre d'un air inquiet ce qu'il allait dire ; Charles Dufour les avait convaincues de sa sincérité.

—Tout ceci est bien étrange ! reprit-il en hochant la tête ; mais, après tout, c'est possible.. Dieu peut-être a voulu frapper l'avare dans ce qu'il avait de plus cher... Quoi qu'il en soit, jeune homme, je ne terez pas tomber sur vous la haine que j'ai vouée à celui dont vous êtes le fils. Vous vous êtes conduit aujourd'hui, sans me connaître, comme un honnête et loyal jeune homme ; les fautes sont personnelles... touchez-là.

Et il lui tendit de nouveau la main, que Charles pressa affectueusement. Cette réconciliation sembla débarrasser Anaïs d'une oppression douloureuse, et quand on se remit en marche, elle dit tout bas à l'oreille de sa mère : " Quel dommage que ce jeune homme porte un pareil nom ! "

Cependant les promeneurs avaient passé la barrière et suivaient les quais solitaires de la rive gauche pour regagner le quartier du Louvre, où demeurait la famille Ledoux. La nuit était tombée tout-à-fait, et dans cette avenue silencieuse et peu fréquentée qui longe la Seine, la conversation pouvait se continuer comme pré-

cedemment entre les promeneurs sans qu'ils eussent à craindre d'être entendus par quelques oreilles indiscrètes. Mais, malgré l'apparente réconciliation qui venait d'avoir lieu entre Ledoux et le fils de l'usurier, le bourgeois était devenu plus froid et moins communicatif que précédemment. Il marchait d'un air préoccupé, ne parlant qu'à de longs intervalles et de sujets étrangers à leur position vis-à-vis l'un de l'autre ; on reconnaissait dans cette tactique l'intention de l'homme paisible qui désire être poli jusqu'à la fin avec une personne qu'il ne peut aimer et qu'il va quitter bientôt pour ne la revoir jamais. Ce changement n'avait pas échappé à Charles ; mais ce qui l'occupait plus encore que la froideur égoïste de l'ancien négociant, c'était le désir de savoir si Anaïs la partageait.

Au moment où la petite société allait quitter cette partie obscure et silencieuse de Paris qui avoisine la chambre des députés, pour entrer dans la partie bruyante et brillamment éclairée qui touche au Pont-Royal, Mme Ledoux jeta un regard de bonne ménagère et de femme soigneuse sur la toilette de son vieux mari ; quelques brindilles de feuillage étaient éparées sur sa redingote par suite de ses stations prolongées sur l'herbe, et le nœud de sa cravate ne présentait pas toute la symétrie désirable. La bonne dame, qui mettait tout son orgueil à ce que l'ordre le plus scrupuleux régnât dans l'extérieur de son mari, l'arrêta un instant sous un réverbère pour réparer ce léger dérangement. Charles se trouva seul avec Anaïs, à quelques pas des deux vieux époux.

—Mademoiselle ! murmura-t-il bien bas.

Toute mélancolique qu'était cette voix, elle effraya presque la jeune fille, qui voulut se rapprocher de sa mère ; mais un geste du jeune homme la re tint à la même place.

—Mademoiselle, reprit-il avec un accent pénétré, me laisserez-vous croire que vous partagez la haine dont vos parents accablent la mémoire de mon père et qu'ils font si injustement retomber sur moi ?

Anaïs le regarda d'un air d'embarras, et à la lueur pâle du réverbère, elle vit une larme briller dans les yeux du jeune Dufour.

—Monsieur, répondit-elle en prononçant à peine chacune de ses paroles comme si sa conscience les lui eût reprochées à l'avance, je vous ai plaint dès le premier moment, et cependant votre père....

—Oh ! dites-moi, mademoiselle, dites-moi que vous ne me méprisez pas à cause de lui ?

Il s'arrêta tout à coup ; la voix de M. Ledoux venait de se faire entendre colérique et impatiente comme à l'ordinaire. Alors il arracha vivement de la boutonnière de sa vieille redingote

te noire une violette des champs, qu'il avait cueilli quelques instants auparavant sur les bords de la rivière, et la présenta à la jeune fille. Elle hésita... mais Charles ne retirait passa main ; et, d'ailleurs, il eût été si malheureux de voir refuser l'humble hommage de cette petite fleur ! Elle la prit en rougissant, et Charles la remercia d'un regard éloquent. Une minute avait suffi pour établir entre eux un secret.

Ils furent rejoints par deux vieillards, et on continua de marcher en silence.

— Ne m'avez-vous pas dit, reprit enfin l'ancien négociant, qui depuis la révélation de Charles n'avait cassé de réfléchir à part lui sur les anomalies bizarres que présentait l'histoire de l'usurier, ne m'avez-vous pas dit que vous demeuriez encore aujourd'hui avec une vieille tante, sœur et confidente de votre père, et autrefois son associée dans toutes ses affaires ?

— Si c'est de ma tante Philippine que vous voulez parler, monsieur, je vous ai dit en effet qu'elle devait demeurer encore avec moi jusqu'à ce qu'il plaise à nos créanciers de faire vendre la maison que nous habitons. Vous connaissez ma tante Philippine, sans doute....

— Si je la connais ! s'écria le vieillard en pinçant les lèvres comme s'il eût senti se réveiller une sourde rancune qu'il voulait comprimer, oui, en vérité, je l'ai vu souvent et c'est bien la plus hargneuse vieille que j'aie trouvée dans tout le cours de ma vie, soit dit sans vous offenser, M. Dufour ; oui, c'était un digne acolyte de l'autre, sur ma parole, et elle ne laissait pas entrer d'écus rognés dans le coffrefort, celle-là.... Mais ce n'est pas de cela qu'il s'agit. Je voulais vous demander, jeune homme, si cette tante qui avait toute la confiance du vieux Dufour vous a rendu des comptes depuis le décès....

— Des comptes, monsieur ? Mais mon père lui-même m'a toujours dit qu'il était pauvre, quoique des étrangers aient cherché parfois, comme vous, à me faire entendre le contraire. Je ne rougirai pas d'avouer que j'ai été élevé par charité.

— Dans une institution dont le chef était redevable à l'usurier d'une somme considérable, et faisant votre éducation par-dessus le marché ; je connais cette circonstance.

— Et moi je l'ignorais, dit Charles avec confusion ; il est vrai que mon père et ma tante n'ont jamais été communicatifs avec moi, et ils m'ont toujours répété que je ne possédais rien, afin que j'eusse à me suffire par mon travail. Si vous saviez combien de privations et d'humiliations de tous les genres il m'a fallu supporter depuis que je suis en âge de raison ! si vous saviez combien j'ai versé de larmes en secret, à voir tant d'autres jouir de ces avantages de la vie dont je suis privé, moi, pauvre et sans avenir....

Sans s'en apercevoir, Anaïs répondit à cette plainte par un soupir à demi étouffé.

— Ainsi donc, reprit M. Ledoux avec insistance, votre tante Philippine....

— Ne m'a rendu aucun compte, monsieur, et je n'ai pas songé à lui en demander devant une misère évidente.

Le vieillard prit le ton grave d'un homme qui va donner un conseil important :

— Je vous crois, monsieur ; je veux vous croire, quoique ceci me paraisse extraordinaire... Mais souvenez-vous bien de ce que je vais vous dire : Il est impossible que votre père n'ait pas laissé une immense fortune ; les deux vieux avares auront caché leur trésor dans quelque lieu inconnu dont celui qui survit s'est fait le gardien. Informez-vous, vieilliez sur ce qui se passe autour de vous.... Je ne vous dis que cela, et c'est le conseil d'un ami.

Le jeune Dufour réfléchit quelques secondes ; mais bientôt il secoua la tête et sourit d'un air de doute.

— Vous vous trompez, monsieur, reprit-il ; vous vous trompez, j'en suis sûr, et il n'y a rien autour de moi qu'une triste réalité. Oh ! si je devais posséder cette fortune dont vous parlez, continua-t-il en s'animant, Dieu sait quel noble usage j'en voudrais faire ! Ces plaintes, ces reproches amères qui, depuis quelques jours, s'élèvent contre la mémoire de mon père, je les ferais cesser ; les larmes que cette fortune aurait coûtées à des malheureux, j'irais les essuyer ; et, après avoir apaisé tous ces cris de réprobation ; après avoir purifié ce nom que je porte et qu'on a flétri, j'emploierais le reste de cette fortune à faire le bonheur de quelque simple et innocente jeune fille....

Anaïs pressa machinalement le bras de sa mère ; mais le vieux Ledoux interrompit Charles Dufour par un geste d'incrédulité.

— Si vous aviez les millions que l'on supposait au vieux Dufour, dit-il avec une bonhomie sceptique, vous ne songeriez pas plus à ceux qui ont été ruinés par votre père, à mon pauvre ami Moreau, par exemple, qu'à tout autre, je connais les hommes ; sans vous occuper du passé et de l'avenir, vous, éparpilleriez gaiement les billets de banque, tout sage que je vous suppose, afin de ne pas faire mentir le proverbe.... Mais brisons là, s'il vous plaît. En voilà bien assez sur ce sujet, et je m'aperçois que, tout en causant, nous avons laissé le Pont-Royal derrière nous ; maintenant, pour nous rendre à la rue de l'Oratoire où nous demeurons, il nous faudra prendre le pont des Arts et notre distraction nous coûtera trois sous.

On était arrivé en effet à l'entrée du pont des

Arts, dont une longue fille de becs de gaz désignait la direction au milieu de l'obscurité de la nuit. Charles Dufour s'arrêta et demanda au vieux bourgeois avec timidité :

— Me permettez-vous, monsieur, en votre nom et au nom de ces dames, de me souvenir de votre adresse ? . . .

— Ah ! c'est vrai, vous nous quittez ici, répondit M. Ledoux, vous demeurez toujours dans votre ancien quartier de l'Abbaye ; j'ai mes raisons pour le connaître ce quartier-là, ainsi que le nom de votre rue et le numéro de votre maison . . . Quant à ce que vous me demandez, c'est dans l'intention, je suppose, de venir nous voir de temps en temps . . . Je vous répondrai que je suis absent toute la journée ; ma femme, dans l'intérieur de son pauvre ménage, ne peut guère recevoir de visites, et voilà Anaïs qui passe presque tout son temps à étudier son piano, ce qui, je vous assure, n'est pas toujours très attrayant ; je ne vois donc pas quel plaisir vous pourriez trouver . . . D'ailleurs, ajouta-t-il brusquement du ton d'un homme timide qui se décide enfin à laisser voir sa pensée tout entière, je vous avouerai que, malgré la bonne opinion que j'ai conçue de vous aujourd'hui, tant à cause du petit service que vous m'avez rendu qu'à cause des sentiments généreux que vous avez exprimés, votre vue me rappelle des souvenirs peu agréables, souvent peut-être je ne pourrais retenir sur mes lèvres quelques paroles peu flatteuses pour des personnes qui vous sont chères, et . . .

— Ainsi donc, vous me refusez le bonheur de vous voir quelquefois ? dit le jeune homme d'un ton plein de tristesse.

— Je ne refuse pas précisément, reprit M. Ledoux à demi-vaincu, mais . . . vous comprenez . . . enfin, si vous voulez risquer de perdre un moment chez nous, je tâcherai d'oublier le passé, si c'est possible.

— Oh ! merci, monsieur, mille fois merci ; et puis-je espérer que ces dames . . .

— Ces dames seront très flattées de recevoir votre visite, dit Ledoux en coupant court à un entretien qui l'eût entraîné peut-être plus loin qu'il ne voulait. Allons, adieu, monsieur, à revoir, puisque vous le désirez véritablement . . .

Les deux dames saluèrent Charles, et le vieillard les entraîna rapidement l'une et l'autre sur le pont. Le jeune Dufour resta un instant accoudé sur la balustrade, regardant la petite groupe s'éloigner, écoutant le bruit de la canne du vieux bonhomme, qui résonnait en cadence sur le pavé. Il comprenait qu'une rigoureuse politesse eût exigé qu'il accompagnât cette famille jusque chez elle ; il avait remarqué un vif étonnement, mêlé de dépit, sur les traits d'Anaïs, quand il avait annoncé qu'il allait la quitter sitôt ; il lui sem-

bla même qu'elle s'était retournée une fois en s'éloignant, et qu'elle lui avait reproché par un regard de lui laisser perdre le moment qu'il eût pu encore, suivant les convenances, passer près d'elle. Il semblait à Charles que la scène courte et sentimentale de la jeune fille lui faisait un devoir de ne montrer aucune indifférence à cette belle jeune fille pour laquelle il éprouvait déjà un véritable amour. Mais il avait eu, pour ne pas accompagner plus loin la famille Ledoux, une raison, hélas ! irréfutable.

Il ne possédait pas un sou pour payer le passage du pont des Arts, et ne voulait pas avoir à rougir de sa misère devant celle qu'il aimait, il avait dû se résigner à se laisser prendre pour un indifférent ou un mal appris.

— Être pauvre ! être pauvre ! soupira-t-il en regardant l'eau noire et profonde qui roulait au-dessous de lui.

Rien ne ravale un homme de cœur et qui a le sentiment de ce qu'il vaut comme de pareilles infortunées. Charles avait eu déjà bien à souffrir, et cependant jamais la pensée du suicide ne lui était apparue aussi dangereuse, aussi puissante que cette fois. Cependant le courage lui revint à temps ; il jeta un dernier regard sur la robe rose d'Anaïs, qui disparaissait de l'autre côté du pont, et il descendit précipitamment le quai Voltaire, comme s'il venait de prendre une grande résolution qu'il lui tardait d'exécuter.

## II.

En quittant le quai, Charles Dufour suivit, toujours en courant, quelques-unes des rues tortueuses et sombres qui forment la partie centrale du faubourg Saint-Germain, et il arriva enfin à la rue des Canettes, où nous savons qu'il demeurerait. Il était environ neuf heures du soir, et déjà les lumières s'éteignaient aux fenêtres de ce vieux quartier, comme au temps du moyen-âge, dont il a conservé presque la physionomie et les usages. Arrivé devant une maison plus noire, plus délabrée, plus silencieuse encore que toutes les autres, il s'arrêta quelques secondes comme pour reprendre haleine ou peut-être pour rassembler ses forces au moment de mettre à exécution une résolution énergique ; puis il frappa un coup discret à la porte et entra.

Mais peut-être est-il nécessaire, pour l'intelligence de ce qui va suivre, de faire connaître dès à présent la position de Charles dans sa famille et de dire en quelques mots quelle avait été l'histoire de toute sa vie.

Charles était né dans cette noire et triste maison dont nous venons de parler. Sa mère, jeune et timide créature que Mr. Dufour avait épousée pour la petite dot qu'elle devait lui apporter, était morte peu après la naissance de Charles d'une

maladie de langueur que les uns attribuaient à un vice d'organisation, et d'autres, mieux informés, aux privations et aux mauvais traitements dont l'accablaient son mari et sa belle-sœur, Mlle Philippine Dufour. Celle-ci, Agée d'une dizaine d'années de plus que le père de Charles, était arrivée un matin de sa province, où elle n'avait pu trouver un mari à cause de son humeur revêche et de sa laideur ; elle proposa à son frère de faire valoir comme il l'entendrait les quelques milliers de francs qu'elle avait eus pour sa part dans l'héritage paternel, et Dufour, qui commençait alors sa banque à la *petite semaine*, et qui avait besoin de fonds pour ses prêts usuraires, accepta avec joie la proposition de la vieille fille. Elle vint donc s'établir dans la maison de la rue des Canettes, dont on fit plus tard l'acquisition, et bientôt elle y régna despotiquement. Jamais deux caractères n'avaient eu une si grande ressemblance que celui du frère et de la sœur ; avarés, égoïstes, impitoyables tous les deux, ils dépouillaient avec la même avidité les malheureux que la nécessité forçait d'avoir recours à eux. Si l'un proposait une économie dans la maison, où manquait même le nécessaire, l'autre renchérisait encore le lendemain ; c'était un assaut continu de laderies et de bassesses dans lequel ni l'un ni l'autre ne voulait céder. L'usurier et la vieille fille étaient donc en parfait intelligence ; sombres, mystérieux tous les deux, ils ne révélaient jamais le secret de leurs pertes ou de leurs gains à la pauvre jeune femme, qu'ils martyrisaient à l'envi. Elle leur pesait ainsi que son enfant, et, oubliant la dot, assez mesquine il est vrai, qui avait été engouffrée dans leur coffre-fort, ils se demandaient de temps en temps à voix basse : — Comment pourrons-nous nous tirer d'affaire avec ces deux bouches inutiles ?

On conçoit donc quelle fut la triste condition de Charles après la mort de sa mère, lorsqu'il se trouva seul entre ces deux êtres rapaces, qui ne connaissaient que de nom les sentiments de la nature ; aussi jamais le pauvre enfant, dans ses premières années, ne demanda un morceau de pain sans recevoir une taloche de la vieille fille ; jamais une douleur ou une privation ne lui fit verser quelques larmes sans qu'il reçut par forme de consolation une gourmadée de son père. Quand il commença à grandir, Philippine lui enseigna à coups de verges la lecture et l'écriture ; mais bientôt il devint gênant. Le malheur donne de la précocité à l'intelligence ; et Charles semblait déjà observer avec discernement ce qui se passait autour de lui ; les deux avarés songèrent à l'éloigner de la maison. Ils redoutaient le babillage de l'enfant et sa mémoire dans l'avenir ; ils résolurent donc de se débarrasser de

ce témoin importun qui pouvait trahir leurs secrets.

On sait comment, par suite d'un emprunt fait à l'usurier par un chef d'institution, Dufour trouva moyen de faire élever son fils loin de lui et de lui faire donner une éducation convenable sans s'imposer de sacrifices pécuniaires ; mais Charles ignora le motif réel de son admission dans la pension ; son père et sa tante lui dirent bien haut qu'ils étaient pauvres et qu'il leur eût été impossible de lui faire donner une pareille éducation, si le chef d'institution, par estime et par amitié pour eux, n'eût voulu charitablement se charger de lui.

Ce fut dans cette maison, au milieu d'une foule d'autres enfants dont l'opulence insultait à sa misère, que Charles passa dix années. Il voyait rarement son père et sa tante, qui ne lui envoyaient qu'en rechignant et sur les demandes répétées du maître de pension, les minces effets dont il avait besoin. Heureusement l'enfant avait de belles facultés et une volonté énergique ; il comprit qu'il ne lui restait d'espérance que dans le travail, et abandonné de sa famille, en proie au mépris de ses jeunes camarades et aux dédains des maîtres qui connaissaient tous sa position précaire dans l'institution, il parvint à former presque seul son cœur et son esprit de manière à pouvoir occuper plus tard une position honorable dans le monde.

Cependant vint le moment où Charles fut obligé de quitter la pension ; il avait dix-huit ans et son éducation était finie : il dut rentrer à la maison paternelle. Pour la seconde fois, son père et sa tante jetèrent les hauts cris : les affaires n'allaient pas ; quel parti pourraient-ils tirer d'un grand garçon qui avait, disait-on, contracté des habitudes de dépenses et qui avait déjà tant coûté à sa famille. Cependant il fallut s'exécuter, et l'usurier chercha à tirer du moins le meilleur parti possible de cette fâcheuse nécessité. Il se mit en campagne et découvrit une petite place de commis d'administration, aux appointements de huit cents francs ; une pareille place n'aboutissait à rien, il est vrai, mais elle débarrassait Dufour d'une lourde charge ; c'était ce qu'il voulait. Sous les combles de la maison dont il était devenu le propriétaire était une chétive chambre qui eût été raisonnablement affermée vingt-vingt francs par an. M. Dufour y jeta un vieux lit, une commode vermoulue, deux chaises dépaillées, et la loua à son fils vingt francs par mois. Philippine s'engagea à fournir la nourriture du jeune homme à la table commune pour trente francs, c'était donc cinquante francs par mois que Charles devait apporter à son père pour le vivre et le couvert, et on lui avait signifié, dès le commencement, que, pour un retard d'un jour dans le paiement de cette

somme, on le mettrait à la porte de la maison, et qu'il irait chercher sa nourriture où il voudrait. Le reste de ses maigres appointements était destiné à son entretien et à ses menus plaisirs, car, disait M. Dufour dans ses moments de bonne humeur, il faut bien que la jeunesse s'amuse. Tout calcul fait, il pouvait rester à Charles vingt francs pour s'amuser pendant un an.

Cette exploitation du fils par le père dura deux ans environ, et il semble que le pauvre Charles, par sa résignation à supporter une condition si misérable, eût dû se concilier l'affection des deux avarés ; mais bientôt il s'aperçut qu'il n'avait pas réussi. Toujours défiant, cachotiers, les deux vieillards ne lui montraient qu'une mine froide et austère ; ils ne lui parlaient que pour lui faire des sermons sur l'économie et la nécessité du travail ; jamais une caresse, jamais un mot de douceur pour ce pauvre enfant qui ne pouvait plus se souvenir des caresses de sa mère et qui n'avait jamais reçu une marque d'affection de qui que ce fût. Bientôt ils crurent être certains que Charles, lorsqu'il était chez eux, examinait avec plus d'attention que par le passé les visiteurs et les étrangers, qu'il semblait écouter la conversation avec intérêt pour se mettre au courant de leurs affaires. C'en fut assez : ils l'accusèrent d'espionnage et de mauvais dessein. Il était évident que ce fils dénaturé, écoutant les menteuses allégations des gens du voisinage qui désignaient comme riches deux malheureux vieillards qui ne possédaient rien, cherchait à découvrir leurs secrets ; c'était un serpent qu'on avait réchauffé et qui allait mordre ses bienfaiteurs, qui sait où s'arrêteraient ses coupables projets. Il allait faire des dettes sans doute, qu'on se promettait énergiquement de ne pas payer ; mais pouvait-on répondre qu'il n'exécuterait pas quelque attentat criminel sur deux faibles et innocentes créatures ?

De ce moment l'indifférence du père et de la tante à l'égard de Charles Dufour devint de la haine véritable. Ils ne le recevaient plus dans l'intérieur de l'appartement qu'aux heures des repas et, dans les courtes visites du jeune homme, ils lui témoignaient la défiance la plus injurieuse. Pour rien au monde ils ne lui eussent permis d'entrer dans leur chambre le soir ; à table ils n'auraient pas accepté une assiette qui eut passé par ses mains ; ils craignaient un abus de force, ils craignaient le poison et ils disaient sans cesse, à tout propos, que si quelque misérable osait attenter à leurs jours dans l'espérance de les voler, il serait bien déçu dans son attente, car l'année avait été mauvaise, ils avaient perdu ce qu'ils avaient acquis les années précédentes ; c'était leur refrain depuis vingt ans.

Quel qu'il en soit, la misère qui entourait sa

famille n'était si réelle à Charles, on lui avait caché avec tant de soin tout ce qui eût pu lui donner raisonnablement la pensée que son père était riche, qu'à la mort du vieux Dufour il n'eût pas de peine à croire que l'héritage qu'il avait à recueillir ne consistait qu'en dettes et en vieilles loques dont un chiffonnier n'eût pas voulu. Depuis quelques jours seulement des réclamations, des plaintes, des reproches qui lui avaient été adressés par d'anciennes connaissances de son père, par erreur sans doute, puisque la vieille fille avait continué à administrer seule les affaires de l'usurier, lui avaient donné l'éveil. La conversation qu'il venait d'avoir avec M. Ledoux avait surtout ébranlé sa conviction, et au moment où il rentra à la maison de la rue des Canettes, il avait l'intention bien arrêtée de demander cette fois de sérieuses explications à sa tante Philippine sur les bruits divers qui lui étaient parvenus.

Il parcourait à tâtons une allée sombre et humide, éclairée seulement par un vasistas qui ouvrait dans la loge du portier, et il allait gagner l'escalier raide et verroulu qui conduisait à l'appartement de sa tante, quand à travers la lucarne de la loge parut une tête hideuse et refrognée de veille femme, et une voix aigre demanda impérieusement :

— Qui va là ?

— C'est moi, madame Robin, répondit Charles avec distraction sans s'arrêter ; savez-vous si ma tante est déjà couchée ?

— Ah ! c'est vous, monsieur Charles, reprit la portière d'un ton plus maussade encore, sans répondre à la question du jeune Dufour, voilà une belle heure pour rentrer ! tous les locataires sont déjà couchés ! Si ce n'est pas une honte qu'un jeune homme qui vient de perdre son brave homme de père et qui a pour tante une sainte fille comme mademoiselle, mène une pareille conduite ! Je le disais bien, moi, que vous étiez un sans cœur, et..

Charles revint sur ses pas et se plaça en face de cette vieille figure grimaçante encadrée dans le vasistas.

— Madame Robin, dit-il d'une voix calme et ferme, si j'ai souffert quelquefois que vous exprimiez un peu trop franchement votre opinion sur moi, je vous déclare qu'à partir d'aujourd'hui je ne vous le permettrai plus. Je n'ai besoin des conseils de personne, et surtout des vôtres ; n'oubliez pas que jusqu'à ce qu'il me plaise d'en disposer je suis le seul maître de cette maison et que je puis en chasser ceux qui ne me traiteront pas comme j'entends être traité.

Rien ne saurait peindre l'expression de colère, d'étonnement, d'effroi, qui se peignit sur la figure ignoble de Mme Robin. Un muet de nais-

sance qui lui eût adressé tout à coup les sévères paroles que nous venons de rapporter eût produit sur elle une moins vive impression.

— Sainte Marie, mère de Dieu, s'écria-t-elle en reculant, qui aurait cru cela ? c'est le monde renversé !...

Mais Charles, sans écouter ses jérémiades, lui tourna le dos et recommença à monter l'escalier, tout fier du premier acte d'autorité qu'il eût fait depuis sa naissance.

Or, pour apprécier la portée de ce petit coup d'état dont Mme Robin était la victime, il faut savoir qu'elle était son importance dans la maison et son degré d'intimité avec la tante de Charles. Mlle Philippine menait une vie si sédentaire qu'elle sortait à peine deux fois par an, les jours de Noël et de Pâques, pour assister à la grand-messe de Saint-Sulpice. Elle avait donc besoin d'une personne de confiance qui pût faire ses mesquines provisions au plus juste prix, comme elle l'eût fait elle-même, et Mme Robin, depuis de longues années, avait le privilège exclusif d'être la pourvoyeuse du ménage Dufour.

C'était elle qui allait chercher à la gargotte voisine le marc de café qui figurait comme du café vierge dans le déjeuner de la famille ; c'était elle qui obtenait chez la fruitière, à meilleur marché que tout autre, le pied de salade verreuse qui avait été dédaigné par toutes les ménagères du voisinage ; elle partageait avec Mlle Dufour les petits cadeaux en nature qu'elle recevait des locataires de la maison, et les deux harpies, maîtresse et portière, s'entendaient si bien en mesquineries et vilainies de toutes espèces, que sauf quelques rares tracasseries à propos d'un liard oublié dans les comptes, la bonne amitié n'avait jamais cessé de régner entre elles. Pour récompense de tous ces petits services, Mlle Dufour fermait les yeux sur quelques actions de la portière envers les locataires ; et il y avait pacte entre ces deux misérables créatures pour rançonner tout le monde de compte à demi ; mais trop fines toutes les deux pour que l'une pût tromper l'autre, elles étaient sur le pied d'une égalité presque fraternelle. La vieille fille racontait à Mme Robin les chagrins que lui causait son coquin de neveu, dont les défauts, disait-elle, devaient achever leur ruine ; et la portière, comme une vile flatteuse, renchérissait encore sur les craintes ridicules de sa propriétaire. C'était elle qui avait donné les premières craintes d'empoisonnement ; c'était elle qui avait proposé de mettre à la porte de l'appartement un cadenas dont la vieille fille seule connaissait le secret, et tous ces services avaient excité la reconnaissance de Mlle Philippine pour sa portière jusqu'à l'enthousiasme.

Il avait donc fallu une hardiesse à ce jeune homme si humble, si soumis d'ordinaire dans cette

maison dont il était devenu le maître, pour humilier tout à coup une si grande puissance, pour qu'il eût osé parler ainsi à l'amie, à la compagne de Mlle Dufour, il fallait que la vieille fille elle-même vit son autorité compromise, et Mme Robin se promettait de faire de grandes doléances le lendemain à sa maîtresse sur le malheur commun.

Cependant Charles était monté jusqu'au deuxième étage, où sa tante occupait encore l'appartement de l'usurier défunt. La plus profonde obscurité régnait dans l'escalier, mais le jeune Dufour connaissait trop bien les étres de la maison pour qu'il pût s'y tromper. Il chercha à tâtons dans un angle de la muraille un cordon de sonnette crasseux, et bientôt le bruit triste et fêlé d'une cloche se fit entendre de l'intérieur.

Cependant il entendit quelque minutes sans voir venir personne ; il crut un moment que sa tante était déjà couchée, mais un bruit sourd de meubles lui prouva bientôt le contraire. Il sonna donc de nouveau sans être plus heureux ; mais, convaincu que sa tante, qu'il entendait dans la pièce voisine, se ferait enfin à son importunité, il tira à le briser le cordon de la sonnette. Enfin une voix émue et chevrotante s'éleva derrière l'épaisse porte de chêne qui défendait l'entrée et on demanda : — Qui est là ? qui vient me déranger à une heure pareille ?

— C'est moi, ma tante.

— C'est vous, mauvais sujet que vous êtes ! Et bien ! que voulez-vous ?

— Je veux entrer...

— Miséricorde ! Et depuis quand, monsieur, entrez-vous ici à une pareille heure ? Ne savez-vous pas que les ordres de votre père et les miens...

— Mon père avait le droit de m'empêcher d'entrer chez lui aux heures qu'il lui convenait. Mais je ne reconnais à personne le droit de m'empêcher d'entrer chez moi.

— Chez vous ! répéta la voix tremblotante avec un accent de stupéfaction analogue à celle de Mme Robin un instant auparavant, d'où vient un pareil langage, monsieur ? Seigneur, où sommes-nous ? demander à entrer à cette heure...

— Il faut que je vous voie et que je vous parle à l'instant même, ma tante ; il le faut, je le veux...

On entendit gémir derrière l'épaisse porte de chêne, comme si la personne qui venait de parler était en proie aux plus terribles angoisses.

— Mais je suis couchée, reprit enfin la voix.

— Cela n'est pas ma tante ; je vous ai entendue faire des arrangements de meubles dans l'ancienne chambre de mon père ; ouvrez-moi, vous dis-je.

—Il m'a entendue ! il m'a entendue ! reprit la vieille avec terreur ; Dieu du ciel, que va-t-il arriver ?

—Ouvrez ! ouvrez !

—Au moins êtes vous seul ?

A peu près à la hauteur du visage, un petit guichet soigneusement garni d'un treillage de fer laissa passer un rayon de lumière qui vint frapper le visage du jeune homme. En même temps de l'autre côté de la porte se montrait une vieille figure qui examinait avec attention les traits du visiteur.

—Toujours défiante, ma tante ! dit Charles avec un sourire amer, et maintenant que vous êtes sûre que je suis seul, je vous en prie, ne me faites pas attendre plus longtemps.

On lui répondit par un gros soupir, et en même temps les barres de fer et les verrous qui défendaient la porte commencèrent à céder l'un après l'autre et comme à regret. Mais avant que la porte elle-même se fût ouverte, la vieille fille parut encore au guichet en murmurant du ton de la prière :

—Au moins, Charles, je vous en prie, ne me faites pas de mal ! vous voyez combien je suis bonne...

Charles ne répondit pas et la porte s'ouvrit enfin.

Quand le jeune Dufour entra, sa tante se tenait debout devant lui un bougeoir à la main, toute tremblante et dans l'attitude d'une personne qui craint qu'on ne se précipite sur elle pour l'étrangler. Jamais type plus hideux de vieille fille et de vieille avare ne s'était présenté aux regards d'un homme ; elle était grande, maigre jusqu'à l'étisie. Sa peau de parchemin se recroquevillait en plis flasques sur ses os saillants et secs. Son regard avait cette expression terne et vitree qui semble n'appartenir qu'aux yeux éteints par la mort. Son costume étrange, fantastique, qui n'était d'aucun temps, d'aucun pays, ajoutait encore à la laideur de sa personne ; elle avait une robe d'une sorte de brocatelle vert clair, qui semblait avoir été primitivement destinée à servir de rideaux ; cette robe flottante, qui tenait du peignoir et du manteau, était d'une coupe antique et ridicule qui eût excité des risées dans tous les lieux du monde. Une coiffe de forme extraordinaire, entourée d'un large ruban noir et de laquelle s'échappaient quelques mèches de cheveux d'un blond fade mêlé de blanc, complétait ce costume. On voyait que cette misérable créature devait vivre loin du monde et de la lumière dans ce trou enfumé qui lui servait de repaire, insoucieuse et ignorante de la vie extérieure ; on eût dit un de ces hideux insectes qui n'habitent que les souterrains et ne se sont jamais montrés au grand jour.

Cependant ce visage et ce costume étranges étaient assez familiers à Charles Dufour pour qu'il ne fût frappé en ce moment que de l'expression de terreur marquée sur tous les traits de la vieille fille. Néanmoins sa contenance tranquille et froide sembla la rassurer ; elle prit un ton mielleux et demanda sans bouger et sans même déposer sa lumière sur la table :

—Eh bien ! Charles, qu'avez-vous à me dire ? Dépêchez-vous de parler, mon neveu, car il se fait tard, et...

—J'ai à causer longuement avec vous, ma tante, répondit le jeune homme en cherchant à passer outre ; entrons dans votre chambre ou dans celle de mon père.

—Pourquoi ne resterions-nous pas ici ? dit précipitamment la vieille fille, qui pensait qu'elle pourrait laisser la porte entr'ouverte pendant tout le temps de la visite de son neveu, et appeler au secours s'il était besoin.

La pièce dans laquelle ils se trouvaient était une espèce d'antichambre de la plus mesquine apparence, où l'usurier avait l'habitude autrefois de recevoir ses pratiques. Elle n'avait pour tour meubles que deux vieux tabourets et un comptoir délabré dont les tiroirs fermaient pourtant exactement, et qui était surmonté d'une paire de ces petites balances dites *trébuchet* à l'usage des changeurs et des caissiers. Les murs gras et humides étaient ornés d'un calendrier et d'un vieux tableau de carton pour faciliter le calcul des écus de six livres.

—Ici ? je le veux bien, dit Charles d'un ton d'insouciance.

Charles Dufour prit un des tabourets et s'assit près du comtoir, en faisant signe à Philippine de prendre l'autre siège à côté de lui. Elle obéit en tremblant, les yeux toujours tournés vers la porte pour être sûre qu'elle pourrait appeler au secours en cas de besoin.

—Ma tante, reprit le jeune homme d'un ton grave, j'avoue que j'aurais dû peut-être attendre jusqu'à demain pour exiger de vous les importantes explications que j'ai à vous demander ; mais depuis quelques jours on m'a inspiré des doutes étranges, et aujourd'hui même il m'a fallu entendre des récriminations funestes contre la mémoire de mon père. Vous comprendrez mon impatience de savoir à quoi m'en tenir sur la vérité de ces bruits injurieux ; je vous prie donc de me remettre à l'instant les clés des papiers de mon père, dont je suis le seul héritier, afin que j'apprenne enfin si je suis riche ou pauvre, si je dois être fier de mon nom ou si je dois en rougir, si j'ai à réparer des injustices ou à gémir sur des iniquités. Je vous demande ces clés, ma tante, à l'instant même, au nom de l'affection que vous devez

me porter, à moi votre seul parent, et s'il le faut, au nom de la loi, qui m'a fait maître de cette maison.

La vieille le fille se renversa en arrière, les mains élevées au-dessus de sa tête dans un horrible désespoir. La voix s'arrêta un moment dans son gosier.

—Voilà..voilà ce que je craignais! dit-elle enfin en se tordant sur son siège dans d'affreuses convulsions. Seigneur, mon Dieu, vous l'avez permis! et le pauvre défunt voit tout ceci du haut du ciel sans venir à mon secours! son fils me menace ici, moi, sa tante sa seconde mère; il me parle en maître..

—Je n'ai pas menacé encore, ma tante; cependant, souvenez-vous que si, le lendemain de la mort de mon père, la justice n'est pas venue ici pour me garantir ma part de l'héritage paternel, c'est que vos instances m'ont décidé à ne pas l'appeler; mais je puis encore..

Philippine fit un effort désespéré pour raffermir sa voix. Maintenant que le danger se présentait en face, il lui revenait du courage pour y faire tête :

—Eh bien.. eh bien..reprit-elle lentement, puisqu'il le faut, puisque l'enfant prodige jette enfin le masque, puisque maintenant les vieillards sont forcés de répondre humblement aux questions insolentes des jeunes étourdis, accordez-moi, monsieur, jusqu'à demain. Ce soir même je remettrai un peu d'ordre dans les affaires afin que vous puissiez comprendre plus facilement..

Et vous voulez que je passe toute une nuit dans de pareilles angoisses? s'écria Charles avec entraînement; vous voulez que je compte encore les heures jusqu'au moment où mon sort se décidera.. Oh! si vous saviez, ma tante, que ma tête brûle, que le cœur me bat quand je songe que je suis riche peut-être, que je n'ai qu'à parler pour..

—Riche! s'écria la vieille en fixant sur lui ses yeux flamboyans, et qui a pu vous dire que vous étiez riche, malheureux fou que vous êtes? Votre père ne vous a-t-il pas répété mille fois devant moi que le peu que nous possédons avait été englouti dans des spéculations malheureuses? Regardez autour de vous, est-ce là la demeure de gens riches? Ne savez-vous pas avec quelle économie il nous a fallu vivre pour ne pas manquer du strict nécessaire? Ne vous ai je pas prouvé que cette maison elle-même était hypothéquée pour des sommes plus fortes que sa valeur et que mon pauvre frère ne vous avait laissé que des dettes pour toute fortune?..

[A CONTINUER.]

## LA FOLLE DE SALINS.

J'ai le bonheur de compter au nombre de mes amis le docteur V., qui depuis quinze ans a consacré toutes ses veilles, toutes ses études à l'une des plus nobles tâches de la médecine. Après avoir longuement appris dans les écoles l'art de reconnaître, d'attaquer et de vaincre les maladies du corps, Amédée résolut tout à coup d'abandonner une route que tant d'autres parcouraient avec gloire, non qu'il éprouvât du dédain pour une science dont l'humanité bénit les bienfaits, mais parce qu'il se sentait appelé par sa vaste intelligence vers une sphère plus élevée; les maladies de l'âme devinrent l'unique objet de ses constantes méditations. Pénétré de cette idée que, lorsque le moral est atteint, c'est le moral qu'il faut guérir avant tout, il fonda une maison de santé pour les aliénés, dans laquelle il substitua, aux appareils de l'empirisme, une heureuse application des forces de la volonté, de la patience et des résultats qui tenaient du prodige; sa réputation devint bientôt européenne, et une foule de familles infortunées saluèrent son nom comme une espérance.

Parmi les intéressans et nombreux épisodes de cette vie d'étude et de dévouement, j'en choisirai un dont le récit m'a été fait par mon ami lui-même.

Amédée fut appelé en 1839 à Salins par M. Desperrois, qui, après lui avoir fait les offres les plus brillantes, lui écrivait qu'à son consentement se rattachait le bonheur de toute sa famille.

M. Desperrois était jeune et riche: depuis dix-huit mois il était l'époux de Cornélie Ducange, dont tous les jeunes gens de Salins avaient adoré la beauté, que les pères donnaient en exemple à leurs filles pour ses vertus et ses talens, que les maris citaient à leurs femmes comme un modèle de tendresse conjugale. Une petite fille de neuf mois, une ange, prenait sa part d'amour dans ce ménage si bien assorti, ou plutôt doublait celui qui existait déjà avant sa naissance. Que manquait-il donc à M. Desperrois, et dans cette maison où se trouvaient réunis tant d'éléments d'une vie sans nuage, quelle porte avait pu s'ouvrir pour laisser passage au malheur?

Une quatrième personne complétait cette famille: madame Ducange, la mère de Cornélie. C'était une femme de quarante ans environ, belle encore, dont la physionomie plaisait au premier aspect, mais qu'on ne pouvait regarder longtemps sans éprouver une émotion pénible, et presque un sentiment d'effroi qui faisait frissonner. Toujours assise dans un grand fauteuil, l'œil fixe, les lèvres serrées, on aurait pu la croire sérieusement occupée de l'examen des objets placés devant elle

ou du soin de recueillir jusqu'aux moindres détails d'une conversation, si le déplacement de ces objets que ne suivait point son regard, si une interpellation à laquelle elle ne répondait point, n'avaient démontré qu'elle n'entendait rien. Elle ne reconnaissait pas même sa fille, qui pourtant l'entourait des plus douces prévenances, des soins les plus tendres. Une fois tous le mois, elle se réveillait de cette espèce de léthargie ; alors elle se levait précipitamment et cherchait à franchir les portes et les fenêtres qu'on tenait soigneusement fermées dans ses moments-là. Ses yeux devenaient étincelans ; ses bras se tordaient d'une manière convulsive, et d'une voix étouffée, semblable à celle que, pendant notre sommeil, un songe pénible fait sortir de notre poitrine, elle s'écriait : " Au feu ! Où est mon enfant ? Je veux sauver mon enfant ! " Cette crise se prolongeait durant quelques heures, puis elle retombait dans sa précédente immobilité.

La triste position de madame Ducange affectait profondément Cornélie, non que le chagrin qu'elle ressentait trouvât son aliment dans une douloureuse comparaison du présent avec le passé ; car elle ne pouvait se souvenir d'avoir vu, à aucune époque, la plus faible lueur de raison éclairer cet impossible visage. Mais si l'être qui eût dû l'aimer le plus au monde n'avait jamais pu répondre à ses caresses ; si, dans son enfance, dans sa jeunesse, elle avait été privée des secours et des conseils de son guide naturel ; si enfin il lui avait manqué ces soins, cette vigilance de chaque jour et de chaque instant, qui, plus que la voix du sang, font germer en notre cœur l'amour et la reconnaissance elle connaissait la catastrophe qui, en privant madame Ducange de la raison, l'avait brusquement enlevée aux devoirs et aux douceurs de la maternité ; elle savait que cette aliénation d'une noble intelligence remontait à une grand dévouement dont elle avait été l'objet, à un de ces dévoûmens sublimes qui ne peuvent jaillir que du cœur d'une mère. Aussi la vue de cette pauvre créature, à qui il ne restait plus de la vie que les apparences, était-elle devenue pour Cornélie une torture incessante ; cause innocente d'une si triste infortune, elle s'en accusait avec la même amertume que si sa volonté y eût coopéré ; elle allait jusqu'à se reprocher son bonheur d'épouse et son bonheur de mère ; et lorsque, cedant aux douces exhortations de son mari, elle laissait par complaisance un sourire arriver sur ses lèvres, il y avait dans ce sourire une expression qui faisait mal.

M. Desperrois s'était marié par amour ; loin de s'affaiblir, comme cela arrive trop souvent dans ces sortes d'union, sa tendresse semblait acquérir chaque jour une force nouvelle ; pour ramener le calme et la joie dans le cœur de Cornélie, il n'eût

pas hésité à faire le sacrifice d'une partie de son existence. Le hazard lui ayant mis sous les yeux un ouvrage dans lequel étaient citées différentes guérisons opérées par Amédée, il crut voir dans cette circonstance un avertissement du ciel ; il écrivit au jeune docteur, et l'attendit avec une impatience inexprimable, regardant comme perdus pour le bonheur tous les instans qui s'écoulaient jusqu'à celui de son arrivée.

Le premier soin d'Amédée fut de s'informer si l'aliénation des facultés intellectuelles s'était annoncée chez Mme Ducange brusquement ou par des symptômes successifs, et dans quelles circonstances elle s'était déclarée. M. Desperrois lui répondit par le récit suivant :

" Madame Ducange, veuve, après six mois de mariage, d'un époux qu'elle adorait, puisa dans l'amour maternel assez de courage pour supporter ce premier malheur. Elle était enceinte et donna le jour quelques mois plus tard à une fille sur laquelle se concentrèrent toutes ses affections. Sa bouche retrouva même des souris pour sa Cornélie, la joie reparut dans son regard ; sa vie avait encore un but de tendresse dans le présent, un espoir de bonheur et d'orgueil dans l'avenir. Sa place de toutes ces heures, de toutes les minutes fut dès lors auprès du berceau de sa fille bien aimée ; attentive à deviner ses besoins, souffrant de ses douleurs, jouissant de son bien-être, la protégeant de sa présence même pendant son sommeil, elle la couvait des yeux comme un avare son trésor, et, dans sa continuelle appréhension que le sort ne vint lui ravir ce dernier bien, elle s'ingéniait à lui faire de ses tendres embrassemens et de sa vigilante sollicitude un bouclier qui la rendit invulnérable.

" Cornélie avait un an à peine lorsqu'arriva l'affreux sinistre qui transforma toute une ville en un monceau de cendres, et plongea en un seul jour mille familles dans la consternation et le désespoir. Au moment où l'incendie commençait à dévorer Salins, madame Ducange se trouvait chez son notaire qui l'avait fait appeler pour le débat de quelques intérêts de succession. Aux premiers cris d'alarme, ce fut la pensée de sa fille qui lui vint d'abord à l'esprit. Elle sortit précipitamment et se mit à courir de toutes ses forces vers la grande place où était située sa maison. Un horrible spectacle l'y attendait. Déjà le feu s'était emparé de l'étage inférieur, et des jets de flammes s'élançaient avec impétuosité à travers les portes et les croisées dont les vitres se brisaient et volaient en mille éclats. A cette vue, madame Ducange, hors d'elle-même, s'élança vers sa demeure en criant : " Ma fille ! ma fille ! " Quelques hommes, émus de compassion, se jetèrent devant d'elle pour la retenir.

" Laissez moi, dit-elle, laissez-moi ! mon enfant est là, je veux sauver mon enfant ! "

“ Et comme elle se débattait en vain au milieu de la foule qui l'entourait :

“ Une fortune, s'écria-t-elle, tout ce que je possède à celui qui sauvera mon enfant !

“ Mais un morne silence fut toute la réponse qu'elle obtint, car ceux que pouvait entraîner la pitié ou l'espoir du gain se furent bientôt convaincus d'un regard qu'une mort certaine serait le seul prix d'une pareille témérité.

“ Alors se jetant à travers la foule qu'elle écarta par un effort surnaturel, madame Ducange franchit d'un bond la distance qui la séparait de sa maison, et disparut aussitôt dans un tourbillon de flamme et de fumée. Il y eut dans le cœur de tous les assistants un moment de pénible angoisse auquel succédèrent bientôt des applaudissemens et des cris d'enthousiasme. L'intrépide mère avait reparu, rapide comme l'éclair : elle portait sous son bras un berceau. Eperdue, haletante, elle ne s'arrêta que lorsqu'elle put croire son précieux fardeau en sûreté ; arrivée au milieu de la place, elle se laissa tomber à genoux, posa le berceau doucement à terre, et la figure rayonnante, souleva le rideau qui le recouvrait. O douleur ! l'enfant n'y était pas !

“ Elle se releva comme une furieuse, et voulut de nouveau s'élançer ; au même instant se fit entendre un effroyable craquement ; c'était la maison qui s'écroulait !

“ Mme Ducange retomba penchée sur le berceau, immobile, sans verser une larme, sans pousser un cri.

“ Dans ce moment accourait vers elle un homme portant une petite fille ; c'était Jean, son domestique, qui dès les premières atteintes du feu, s'était emparé de Cornélie et avait abandonné la maison ; mais Jean retrouvait trop tard sa maîtresse, la pauvre mère était folle !”

Amédée écouta ce récit avec un vif intérêt ; mais dans ses yeux qu'humectaient des larmes d'attendrissement, M. Desperrois chercha vainement à voir briller une lueur d'espérance.

Amédée demanda encore si la folie de madame Ducange n'avait pas été quelquefois interrompue par une apparence de retour à la raison. M. Desperrois répondit négativement, et lui parla à cette occasion des crises qui se manifestaient chaque mois, sans apporter aucun changement dans son état.

— Ces crises-là, reprit Amédée, seraient peut-être une planche de salut, si votre belle-mère était plus jeune, ou si son mal était moins invétéré ; mais, je dois vous le déclarer franchement, tout ce que vous venez de me dire me laisse peu d'espoir ; il y a malheureusement des limites qu'il n'est pas donné à la science humaine de franchir. M. Desperrois était consterné :

— Pauvre Cornélie ! dit-il, en soupirant ; ma démarche auprès de vous avait porté déjà quelque consolation dans son âme ; elle vous attendait comme un sauveur, et vous ne repondez à ces avides questions que par un aveu d'impuissance ! O mon Dieu ? comment supportera-t-elle ce dernier coup ? Je vous en conjure, Monsieur, ménagez sa faiblesse ; un si cruel arrêt, brusquement annoncé, la tuerait, j'en ai la conviction.

— Pour elle du moins mes efforts ne seront peut-être pas inutiles ; car c'est elle que nous devons chercher à guérir ; il faut combattre cette mélancolie dont vous m'avez parlé, et qui la minerait insensiblement ; laissez-moi faire, et permettez moi seulement de rester quelques jours au milieu de vous.

M. Desperrois remerciait Amédée en lui serrant la main avec effusion, lorsque Cornélie entra ; elle portait sur ses bras sa petite Marie, alors âgée de huit mois, qu'elle abandonna un moment aux caresses de son père, et sur laquelle son orgueil maternel appela bientôt l'attention du docteur ; c'est un besoin pour toutes les mères de parler de leurs enfans et de les faire admirer.

Mais ce qui frappa surtout Amédée, ce fut la prodigieuse ressemblance qu'il remarqua entre Cornélie et sa fille. Son esprit parut même fortement préoccupé, à partir du moment où il eut fait cette observation. Cependant il n'oublia pas ce qu'il avait promis à M. Desperrois ; sans tromper positivement la jeune femme, il évita de prononcer une seule parole qui pût jeter le découragement dans son esprit, et il parvint à la maintenir quelque temps, sinon dans une confiance entière, au moins dans un doute qui ne fermait pas encore toute entrée à l'espérance.

Plusieurs jours s'écoulèrent, pendant lesquels Amédée semblait avoir abdiqué le caractère grave et réfléchi de sa profession pour s'abandonner au charme des causeries intimes de la famille. Un soir, on était allé, sur sa proposition, respirer l'air embaumé d'une petite prairie attenante au jardin de M. Desperrois. A la chaleur énervante du jour avait succédé une brise légère, dont la fraîcheur stimulante faisait éprouver à l'esprit comme au corps un bien-être indéfinissable : Cornélie et son mari, séduits par la conversation vive et spirituelle d'Amédée, ne s'apercevaient point de la fuite rapide des heures, et la nuit était venue que personne n'avait encore songé à donner le signal de la retraite. Un seul être se montrait comme d'ordinaire indifférent à tout ce qui l'entourait ; c'était madame Ducange, qui s'était machinalement laissé transporter dans son fauteuil, sans témoigner plus de joie ni plus de répugnance que si on l'eût abandonnée seule à la maison.

Un domestique s'approcha d'Amédée et lui dit à l'oreille :

— Tout est prêt.

Amédée ne répondit que par un signe de tête, et le domestique se dirigea vers un petit chalet que M. Desperrois avait fait construire au milieu de la pelouse. Quelques minutes s'étaient à peine écoulées, que les cris : au feu, au feu ! se firent entendre, en même temps qu'on vit s'élever du chalet un nuage de fumée, puis des torrens de flammes qui éclairèrent subitement toute la prairie et dorèrent la cime des arbres de leur reflet rougeâtre.

A cet aspect, M. Desperrois et Cornélie se lèvent en poussant un cri de surprise et d'effroi.

— Rassurez-vous, leur dit Amédée d'une voix calme ; nul danger ne peut vous attendre ; pas un mouvement, pas un mot qui puisse contrarier mon plan.

Et s'approchant de madame Ducange, il tient son regard fixé sur elle avec anxiété, il cherche à lire jusqu'au jeu le plus secret des ses muscles, il interroge à la fois tous les ressorts de cette physiologie éteinte, comme s'il appréhendait de laisser échapper les plus légers indices d'émotion. On devine que pour lui se déroule en ce moment un drame d'un immense intérêt dont le dénouement va constater le triomphe ou l'impuissance de l'art allié à la philosophie.

Aux premières lueurs de l'incendie, les yeux de la pauvre folle ont paru s'animer ; lorsque les cris : au feu ! sont venus frapper son oreille, elle a tressailli ; bientôt elle se lève, elle tend les bras vers le chalet, puis ramène ses mains sur son front, comme si elle en voulait faire sortir un souvenir ; sa respiration se précipite ; des son inarticulés sortent de sa poitrine ; enfin, après des efforts inouis, elle a pu crier : Ma fille ! sauvez ma fille !

Dans cet instant, un homme accourt du chalet ; il porte un berceau, il le dépose aux pieds de la folle ; celle-ci se baisse, soulève la couverture d'une main impatiente, demeure un instant en contemplation, se relève en criant :

— Sauvée ! merci, merci, mon Dieu !

Et tombe évanouie.

Dans le berceau était un enfant, Marie, dont la ressemblance avec sa mère avait déterminé cette heureuse révolution.

Huit jours après cette scène, madame Ducange avait complètement recouvré la raison et la santé, et mon ami s'arrachait avec peine aux embrassemens d'une famille qui eût voulu pouvoir lui dresser des autels.

MOLIERI.  
(Capitole.)

## AUX RETARDATAIRES.

*Nous sommes fâché d'avoir encore à rappeler à plusieurs de ceux qui se sont inscrits comme Abonnés au COIN DU FEU, qu'ils n'ont pas encore rempli la condition du Paiement d'avance. S'il faut que nous employions un Collecteur et entrions cet article dans nos livres, nous priverons ceux qui nous y obligeront qu'il auront à payer DEUX CHELINS ET DEMI de plus par année pour frais de collection et d'entrée et pour le délat.*

*Ceci ne s'adresse pas à ceux qui ont des balances de compte contre nous.*

## CONDITIONS.

LE COIN DU FEU est publié une fois par semaine, le Samedi.

Le prix de l'abonnement est de DEUX PIASTRES par année, payable d'avance par semestres non compris les frais de poste, qui sont de quatre chelins par année.

Lorsque quelqu'un s'abonnera dans le cours d'un semestre, et qu'on ne pourra pas lui compléter le semestre, il ne paiera que pour le restant du semestre, le désir des propriétaires étant que tous les abonnements expirent aux mêmes époques, afin que l'avis qu'ils donneront le dernier mois de chaque semestre puisse servir à tous les Abonnés.

A la fin de l'année les Abonnés recevront gratis une Table des Matières.

S'adresser par lettres affranchies aux propriétaires soussignés, Basse-Ville, Rue Lamontagne No. 6.

FRÉCHETTE & CIE.

## AVIS AUX AGENTS ET ABONNÉS.

Messieurs les Agents du *Canadien*, à la campagne, qui voudront bien agir comme Agents pour le *Coin du Feu*, et qui recevront le prix d'abonnements, auront le soin de nous faire parvenir ce qu'ils recevront, car le *Coin du Feu* ne sera adressé qu'à ceux dont l'abonnement nous sera parvenu, avec le prix du port pour un semestre.

Les Abonnés et Agents des Campagnes du District de Montréal, pourront, s'ils le trouvent plus commode, faire leurs paiements ou rémissions entre les mains de M. E. R. FABRE, Libraire, Agent Général pour le District de Montréal.

Imprimé et publié par ETIENNE PARENT, Avocat, No. 3, Rue La Porte, Québec, et JEAN BAPTISTE FRÉCHETTE, Imprimeur, No. 6, Rue Lamontagne, Basse-Ville, Québec, Propriétaires.